Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)

Artikel: Ménage et littérature
Autor: Desbois
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193664

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 23. Samedi 10 juin 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Ménage et littérature.

« Cette fois nous voilà lancés dans la littérature : C'est-à-dire pas nous, mais ma femme, qui donne aujourd'hui sa première soirée de lecture en prose et en vers.

Toujours est-il que ce n'est pas gai de rentrer dans la maison vide ! J'ai dû souper au café, puisque ma petite Marie était absente. Et me voilà seul pour toute la veillée. Heureusement que la femme de ménage, avant de s'en aller, a fait un bon feu dans la cheminée, car j'ai grand besoin de me sécher ; cette pluie m'a percé, c'est le mot ! Mais il me sera difficile d'y arriver, à me sécher, car me voilà entouré d'un nuage de vapeur. Je n'ai pourtant pas envie d'attraper des rhumatismes ; j'ai bien assez d'ennuis comme cela avec cette malheureuse littérature ; et le plus court est de vite changer d'habits. Seulement je réfléchis que je ne suis guère riche en pantalons. En voilà un qui n'a plus un seul bouton ; un autre que ma petite femme n'a pas fini de raccommoder : l'aiguille est encore plantée dans la pièce. En voici un autre, par exemple, qui est bien le plus malade de tous ; il est neuf pourtant, mais ne me parlez pas de ces machines à coudre ; elles sont loin de faire de l'ouvrage aussi solide que le bon fil retors de nos grand'mères ; aussi la première fois que j'ai porté cette culotte elle s'est si bien décousue que chacune de ses jambes forme un corps séparé de l'autre. Il va sans dire que Marie n'a pas eu le temps de rassembler les deux parties, elle a eu tant de préparatifs à faire pour ce soir !... Je ne puis cependant rester dans cette humidité ; je brûle d'un côté et frissonne de l'autre. Que pourrais-je bien enfiler ?...

A présent que ma femme va gagner de l'argent, il faut qu'elle m'accorde une robe de chambre dans laquelle je serai à l'aise en l'attendant. Pour aujourd'hui je vais tout simplement, pendant que ma culotte séchera devant le feu, passer quoi ?...

Ah ! voilà un jupon de flanelle qui fera mon affaire ! Personne ne viendra ce soir et j'aurai le temps de rentrer dans mon pantalon avant le retour de ma petite conférencière !... Quelle bonne chose que la flanelle, même en jupon ; je ne l'aurais pas cru !... Maintenant j'aurais plusieurs paletots en bon état, mais ça n'irait guère avec une jupe. Il n'y a donc rien de mieux que de compléter ma toilette avec cette jolie camisole qui va si bien à ma femme. Le jupon ouvre un peu par derrière, la camisole par devant, mais il vaut pourtant mieux être costumé ainsi qu'habillé en sauvage. Il ne me manque plus que mes pantoufles ; où peuvent-elles bien se cacher ?... J'avais dit qu'elles avaient besoin d'une petite réparation : Est-ce que ma femme, avec toute la prose et les vers qu'elle avait à préparer, les aurait si promptement données au cordonnier ? C'est à n'y pas croire ! Toujours est-il qu'elles ne sont pas là et qu'il me faut nécessairement remettre mes bottes, ne pouvant rester en chaussettes toute la veillée.

Enfin, ce n'est pas sans peine que me voilà au sec, bien installé dans mon fauteuil ! Ma tenue n'est pas des plus correctes, mais il faudra bien, nous autres hommes, nous habituer à être des femmes, puisque ces dames veulent absolument être des hommes...

Pour mon compte, je ne veux pas me faire de la bile pour cela : on sait que ce que femme veut, Dieu le veut, et qu'il serait inutile de lutter contre les idées nouvelles. Du reste la différence entre les hommes et les femmes diminue de jour en jour ; aussi voit-on maintenant autant de dames que de messieurs dans les cafés, les brasseries et dans toutes les fêtes. Ah ! que diraient nos grand'mères si elles revenaient faire une tournée sur la terre, elles qui ne sortaient de la maison que pour aller à l'église ?

Enfin la roue tourne, c'est connu ; aussi il faut bravement marcher vers l'avenir, et si nous devons un jour porter des jupons et garder le ménage pendant que nos épouses iront par le monde nous gagner de l'argent, je serai le premier à en prendre mon parti. Je me trouve très bien dans cette camisole et je m'y habituerai parfaitement.

. . . . . .

J'aimerais bien savoir à quoi ma femme en est dans ce moment. Elle devait terminer sa lecture par des vers qui commençaient, je crois, par ces mots :

Nous étions dans la mer du Nord !...

La mer du Nord !... Comme cette chère amie connaît sa géographie sur le bout du doigt ! Ce n'est pas comme ma vieille tante Rosalie qui croyait que le Pérou était une bête !...

Tout cela ne m'empêche pas de trouver le temps long ! Quelle idée a pu s'emparer ainsi de ma femme ? celle de devenir célèbre ? gagner de l'argent ?... n'étions-nous pas heureux avec mon humble paie ? Je la comprendrais encore si elle partageait le nid d'un vieux corbeau croassant désagréablement, ou d'un hibou à l'humeur sombre et grognon, mais non, ma colombe ambitieuse est la compagne du plus doux, du plus tendre des pigeons !

A force de réfléchir, il me semble que mes idées s'embrouillent et que mes yeux s'appesantissent : je ne sais si c'est la chaleur du feu ou la vue de cet assemblage de jupons et de bottes ? Je crois qu'il serait prudent d'allumer un bout de cigare qui me tiendrait éveillé. Mon pantalon est bientôt sec et il faudra bien que je le remette avant l'arrivée de Marie...

La pendule sonne dix heures ; la porte en s'ouvrant me réveille et ma femme se précipite dans mes manches de camisole que j'ouvre toutes grandes pour la recevoir. Elle a un air effaré que j'attribue à l'équipage dans lequel elle me surprend.

Mais il y a bien autre chose et mon cher auteur me raconte en pleurant les amères déceptions de sa soirée. Au lieu d'apporter de l'argent à la maison, elle a dû, au contraire, donner du sien pour l'éclairage de la salle et divers petits frais. Les auditeurs étaient clair-semés et plusieurs d'entre eux n'avaient cessé de chuchoter pendant ses récitations. L'histoire d'un voyage en Italie avait encore été un peu écoutée, mais quand elle arriva aux vers, ce ne furent plus que rires et murmures.

Au moment où elle déclama :

Nous étions entre ciel et mer
Bien loin du port :
Notre vaisseau fuyait la terre, etc.,

une voix dit tout haut : « Splendides les vers ; ça rime comme cabri et rôtissoire ! »

* * *

Notre première et dernière soirée de récitation littéraire ne nous a rien rapporté, mais c'est égal. — La roue tourne ; cependant elle tourne lentement et je crois que je n'en suis pas encore à user des jupons et des camisoles. Ma chère petite femme m'a promis qu'à l'avenir les jambes de mes pantalons seraient toujours ensemble au lieu de se trouver une ici, une là !

La littérature n'y perdra rien, ni moi non plus ! »

Telles sont les réflexions que faisait dernièrement l'un de mes voisins.

Mme Desbois.

Le petit homme. — Il est vexant pour un petit homme de se voir englouti dans un groupe d'individus, de se trouver à fond de cale de l'humanité, d'avoir l'air de l'enfant de tout le monde, et d'observer, en enrageant, que chacun est tenté de lui donner plutôt la main que le bras. Pour lui les affiches du théâtre ne sont jamais mises assez bas au coin des rues ; il faut qu'il les lise sur la pointe des pieds et qu'il ait l'air de grimper contre les murs. S'il est membre d'une assemblée délibérante, le président le croit assis quand il se lève et le cherche avec anxiété quand il demande la parole.

La foule se porte-t-elle à quelque spectacle en plein vent, le petit homme roule dans les vagues ondoyantes de la multitude, sans rien voir que le ciel, la terre et le dos de ses voisins. C'est alors pour lui qu'ont été faites les bornes de la voie publique, le haut du pavé, les bancs des promenades, en un mot tout ce qui peut suppléer à ce qui lui manque en élévation physique.

Le petit homme cherche aussi par sa mise à voiler aux regards le tort que lui a fait la nature ; le fond de son chapeau n'est jamais assez élevé ; ses talons ne sont jamais assez hauts, et souvent un jeu de cartes secourable, glissé entre le cuir de la semelle et le dessous de ses pieds, l'exhausse d'un ou deux centimètres. Il foule ainsi, pour s'élever, les rois, les reines et les valets.

Le petit homme veut-il se promener dans la campagne, voilà qu'il s'enferme dans un chemin creux, disparaît derrière une haie, s'éclipse dans un champ de blé, et devrait presque avoir des grelots en collier, pour aviser de l'endroit précis où il se trouve.

Avec le malheureux système adopté de construire des murailles autour de chaque propriété rurale, le petit n'a maintenant que très peu de jouissances pour les yeux ; il n'a plus guère que la montagne d'où il puisse voir où en est a maturité des champs.

Est-il à l'église, sa position est flatteuse tant que pérore le ministre ; il promène autour de lui des regards radieux ; il voit, il est vu, il se rengorge avec satisfaction. Mais, hélas ! sa joie est aussi courte que son corps : voilà que la prière fait lever tous ensemble les chrétiens réunis. Que devient alors la malheureux petit fidèle ? Il est submergé derrière un dossier de banc, et il n'y a plus que l'œil de la Providence qui puisse encore l'apercevoir. L'on se rassied enfin, et comme pour se dédommager de sa longue disparition, il reste debout le dernier et grandit momentanément de tout l'abaissement de ceux qui l'entourent.

S'il va voir arriver les bateaux à vapeur, en vain il fait des signaux d'intelligence aux personnes qu'il y connaît, il échappe aux regards. Frappe-t-il à la porte d'une maison, on se met à la fenêtre, et comme souvent le moindre objet le dérobe, on l'accable de la lamentable question : « Y a-t-il quelqu'un ? »

C'est vraiment du guignon !

Petit-Senn.

A propos d'un bouquet de mariée : Le dahlia. — Un curieux procès a eu lieu dernièrement dans une petite ville d'Allemagne. Un jeune homme devait se marier et il avait commandé un bouquet de 10 francs pour sa fiancée. Comme c'était en automne et qu'il y avait peu de roses, le jardinier les remplaça par des dahlias. Lorsque le futur parut avec son bouquet, la fiancée se mit à pleurer et, pressée d'avouer la cause de ses larmes, elle se plaignit qu'il y eût des dahlias dans le bouquet. C'était, disait-elle, et tout le monde le savait, la plus grande injure qu'on pût faire à une jeune mariée.

Le fiancé, tout penaud, renvoya le bouquet au jardinier. Celui-ci voulut être payé, et comme on lui refusait tout paiement, il fit citer le jeune homme devant le tribunal. Là, il fut constaté par des experts que le dahlia n'était pas une fleur convenable pour un bouquet de fiancée. Le jardinier recourut en appel, mais il fut débouté et condamné aux frais qui s'élèvent à environ 400 francs.

* * *

Le dahlia est pourtant l'emblème de la reconnaissance. — Dans son *Langage des fleurs*, Mlle Emma Faucon raconte que le dahlia, dont les riches et nombreuses variétés se comptent aujourd'hui par centaines, n'était en 1802, lorsqu'il nous fut apporté du Mexique, qu'une fleur simple à disque jaune et à rayons rouge écarlate sombre.

Des sommes folles ont été dépensées par les collectionneurs de dahlias ; des amitiés étroites ont été contractées par l'échange, entre amateurs, de quelques espèces rares ; des inimitiés terribles ont été le résultat de la concurrence jalouse des perfectionneurs de cette plante.

Il est des amateurs qui, pour le dahlia, comme d'autres pour les tulipes, oubliaient tout et délaissaient les intérêts les plus sérieux. Un malade, à l'article de la mort, dut même à cette fleur une guérison inespérée, et voici comment.

Abandonné par tous les médecins, le moribond gisait sur son lit : ses parents n'avaient plus d'espoir, mais, pour l'acquit de leur conscience, ils avaient fait un dernier appel à la science, représentée par trois illustres docteurs. Ceux-ci étaient au chevet du malade, interrogeant le pouls, la langue, la respiration, hochant la tête et échangeant de temps en temps quelques mots latins.

Le patient, l'œil atone, râlait presque :

Que voulez-vous qu'il fît contre trois ?

Qu'il mourût ?... Eh bien ! non, il n'en mourut pas. Le plus savant, le plus expérimenté, imposait son autorité pour qu'on fît une saignée à blanc, « ressource suprême, » disait-il. Ses deux collègues, d'un avis complètement opposé, luttaient, mais n'osaient entrer en contradiction complète avec une des lumières de la médecine.

On allait donc signer d'un commun accord la consultation et laisser à la lancette le soin d'achever le pauvre homme, quand le célèbre médecin, partisan de la saignée, et qui s'était approché de la fenêtre, pousse une exclamation de joie, ouvre la porte, descend l'escalier et se précipite dans le jardin, où resplendissait une magnifique et rare collection de dahlias. Là, absorbé dans sa contemplation, et passant d'une variété à l'autre, il oublie tout, consultation, malade, saignée et collègues. On l'appelle, il n'entend pas, on le fait chercher, il envoie le messager se promener et reste absorbé dans son admiration.

— Si nous donnions du Bordeaux et des côtelettes à ce brave homme, dit l'un des deux docteurs restés près du malade ?

— Approuvé, répond l'autre, ce sera une bonne leçon de politesse pour notre collègue aux dahlias.

Ainsi fut fait, et le malade fut guéri.

Comment on reconnaît son monde.

La chronique parisienne de la *Bibliothèque universelle* (livraison de juin) contient des détails excessivement curieux sur le service anthropométrique du docteur Bertillon, à Paris. Nous nous permettons d'en reproduire quelques passages, qui intéresseront, sans doute, vivement nos lecteurs :

...Nous sommes à la Préfecture de police, et ces bâtiments contiennent le *Dépôt*, où les individus amenés par le panier à salade attendent le triage à la suite duquel les uns seront relâchés, les autres réservés aux tribu-